

HÔTEL
DU GRAND CERF

FRANZ BARTELT

HÔTEL DU GRAND CERF

Roman



VOIR DE PRÈS

© Éditions du Seuil, mai 2017
© 2018, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-94-8

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À la mémoire
d'Alain Bertrand

**DERNIER ÉTÉ
DU XX^e SIÈCLE**

Dimanche après-midi
Lundi

Paris. Dimanche après-midi.

Aujourd'hui, le nom de Rosa Gulingen ne dit plus rien à personne. Il y a une quarantaine d'années, il fut pourtant celui d'une des stars les plus célèbres du cinéma. Elle composait avec Armand Grétry, lui aussi bien oublié maintenant, un de ces couples que la foule fait mythe ou légende.

C'était une Allemande. Elle avait commencé sa carrière en France vers la fin des années trente, avant de tourner trois ou quatre films aux États-Unis. Auréolée de gloire hollywoodienne, elle était revenue s'installer à Paris, quelques mois après la Libération. On ne se souvient plus qu'elle trouva la mort dans une bourgade de l'Ardenne, sur la frontière franco-belge, où

elle préparait le tournage d'un nouveau film : *Le Village oublié*. On l'avait découverte noyée dans sa baignoire. Armand Grétry, son partenaire à l'écran et son compagnon dans la vie, avait un moment été inquiété par la police. Puis, très vite, mis hors de cause.

« On n'a jamais retrouvé le coupable, dit Charles Raviotini en introduisant une cassette dans le magnétoscope.

— Il n'y avait peut-être pas de coupable, murmura Nicolas Tèque. Puisque la police a conclu à une mort accidentelle.

— Peut-être. Je t'ai réuni quelques journaux de l'époque. L'enquête a conclu à un accident, c'est vrai. Rosa buvait comme un trou. Elle se serait endormie dans son bain. La police n'a pas jugé utile de chercher plus loin. Toutefois, certains journalistes ont écrit qu'il subsistait un doute. Je m'en tiens au doute. C'est ce qui fait rêver. »

Sur l'écran apparaissaient de brèves images muettes de Rosa et d'Armand.

« Ce sont des bouts de scènes, des essais, des choses sans grand intérêt artistique, expliquait Charles Raviotini. Mais tout a été filmé pendant la semaine précédant la mort de Rosa.

— Où tu as trouvé ça ? demanda Nicolas Tèque, d'une voix maussade.

— Dans une poubelle, je crois.

— Tu crois ?

— C'était il y a trois ou quatre ans, au moins. Il y avait des travaux dans l'immeuble que j'habitais à ce moment-là, rue La Fontaine. Les caves avaient été vidées. Sur le trottoir, parmi les détritiques et les gravats, j'ai aperçu une caisse contenant des bobines de films. Je l'ai chargée dans le coffre de la voiture. Un réflexe. Parce que ça me faisait de la peine de voir partir des films à la benne. J'ai mis ça dans un coin de mon bureau et je n'y ai plus pensé. L'autre jour, je suis retombé dessus. Comme je n'avais rien de mieux à faire, j'ai visionné quelques-unes de ces bobines. Il y en avait pour tous les goûts. Des publicités. Un documentaire sur Lisbonne.

Des bandes-annonces. Et ça. Je l'ai fait reporter sur cassette. Pour toi. Regarde bien. »

Nicolas Tèque bâillait. Il avait eu un samedi soir plein d'indignité, qui l'avait conduit d'un bar à une boîte de nuit, puis à un autre bar, liquidant dans divers breuvages des fatigues existentielles et quelques soucis d'argent. D'un œil gonflé et larmoyant, il voyait sur l'écran une succession d'images sans suite logique. Une entrée de bâtiment surmontée d'une enseigne en demi-cercle où on pouvait lire « Notre-Dame des Orphelins ». Un hôtel sur la façade duquel avait été peinte en lettres gothiques cette raison sociale : « Hôtel du Grand Cerf ». Une place, assez vaste, où il y avait des arbres, et sur le pavé de laquelle circulaient des groupes empotés de figurants qui cherchaient leurs marques. Quelques photos de famille, des rangs d'oignons, vagues silhouettes de paysans endimanchés, enfants graves, immobiles, sur le bord d'une fontaine, sur la toile de fond d'une église sans charme. L'intérieur de l'hôtel, un salon plutôt cossu, mais

d'un style exagérément rustique, avec de lourdes poutres, une cheminée au manteau noirci, des lampes en fer forgé, des tables en bois épais. Au mur, des chromos, des vieux outils, une glace immense dont le reflet révélait un tableau où l'on apercevait des moulins. Quatre essais de scènes qui réunissaient Rosa et Armand. Un gros plan de Rosa. Puis, un plan plus large de l'actrice debout près de la cheminée de l'hôtel. C'était à peu près tout.

« Et alors ? demanda Nicolas Tèque.

— Et alors, en voyant ça, j'ai eu l'idée qu'on pourrait faire un documentaire intéressant.

— Plus personne ne la connaît, ta Rosa, mon pauvre Charles ! Et Armand, encore moins. Qui veux-tu intéresser à une histoire pareille ? Ton idée n'est pas fameuse.

— Je ne dis pas comme toi. D'abord, parce que la télévision rediffuse de temps à autre plusieurs des films de Rosa Gulingen et d'Armand Grétry.

— Jamais vu.

— Moi si.

— C'est comment ?

— Romantique, quand on aime. Grandiloquent, quand on n'aime pas. Mais ce n'est pas l'important. »

Il recula vers la fenêtre, glissa les mains dans les poches de sa veste.

« J'ai commencé à me renseigner. L'hôtel du Grand Cerf existe toujours. Il appartient toujours à la même famille. Thérèse Londroit. Fille de Léontine Londroit. Il paraît que Reugny, le village, n'a pour ainsi dire pas changé depuis le début des années soixante. On y a longtemps célébré le culte de Rosa et d'Armand.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, Charles, exactement ?

— Rends-toi sur place. À Reugny. Retrouve les témoins de cette époque. Les lieux. Va chez les gens du pays. Je suis sûr qu'ils conservent avec fierté des photos qu'ils ont prises de Rosa et d'Armand. Consulte aussi les archives des journaux. Aussi bien en France qu'en Belgique.

— Je ne vois pas pourquoi.

— C'est toute une époque du cinéma, tu sais. Et puis, il y a cette fin curieuse. Dont on possède les images des heures qui l'ont immédiatement précédée. Rosa s'est noyée à six heures du soir, le 6 juin 1960. En examinant avec soin les bouts de films que j'ai retrouvés et en les comparant avec plusieurs articles de presse, tout m'a laissé supposer que la scène où l'on voit Rosa près de la cheminée de l'hôtel a été tournée moins d'une heure avant sa mort.

— Et puis ?

— Et puis, rien. Je voudrais savoir ce qui s'est passé pendant cette heure.

— Plus de quarante ans après, les choses ne vont pas être simples.

— C'est un bon petit boulot pour toi. Je te donne une semaine. »

Nicolas n'avait pas le choix. Il lui restait juste de quoi payer pour un mois la chambre qu'il occupait depuis deux ans. Il avait revendu sa voiture et, dans l'urgence, n'en avait pas tiré la moitié de sa valeur. Charles Raviotini le dépannait de temps